

The book cover features a stylized, painterly illustration of a night landscape. The sky is a deep, dark teal, filled with numerous small, bright white stars. Below the sky, dark, silhouetted mountains rise against the starry background. In the foreground, a small, simple house with a dark roof and a single white window is situated on a dark, flat plain. A long, white, smoke-like plume rises from the house's chimney, drifting towards the left. In the lower foreground, a body of water is depicted with broad, expressive brushstrokes in shades of teal and yellow, suggesting a reflection of the night sky. The overall style is reminiscent of mid-century modern or abstract landscape art.

**PETE
FROMM**

**LE
NOM
DES
ÉTOILES**

Gallmeister



DU MÊME AUTEUR

Lucy in the sky, Gallmeister, 2015

Comment tout a commencé, Gallmeister, 2013

Chinook, Gallmeister, 2011

Avant la nuit, Gallmeister, 2010

Indian Creek, Gallmeister, 2006; totem 2010

Pete Fromm

LE NOM
DES ÉTOILES

Récit

Traduit de l'américain
par Laurent Bury



Gallmeister

TOTEM n°101

Titre original: *The Names of the Stars*

Copyright © 2016, Pete Fromm

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2016, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la présente édition

e-pdf ISBN: 9782404011271

ISSN: 2105-4681

Illustration de la couverture © Owen Gent/colagene.com

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

*À mes parents, pour m'avoir ouvert les portes
et m'avoir laissé les franchir.*

Des histoires, des histoires et des histoires. Un monde, une terre et même une rivière remplis de cette sacrée matière, de cette matière insaisissable.

RICHARD FLANAGAN, *À CONTRE-COURANT*

Embrasse-moi pour me souhaiter bonne nuit et
aide-moi à dire mes prières
Laisse la lumière allumée en haut de l'escalier
Dis-moi le nom des étoiles là-haut dans le ciel
Un arbre frappe à la vitre
Ce sentiment m'étouffe de nouveau
Papa, c'est vrai que nous devons tous mourir ?

BILLY BRAGG, *TANK PARK SALUTE*

North Fork, Sun River
Bob Marshall Wilderness, Montana
Mai 2004

PENDANT un moment, l'orage semble s'apaiser – bourrasques monotones, pluie qui ne tombe plus vraiment comme si le ciel même n'était fait que d'eau. Je me baisse pour regarder par la fenêtre de la cabane, examiner la couverture nuageuse, la colonne rouge du thermomètre qui atteint péniblement les 5 °C, les rafales qui parcourent en vagues la prairie. Les accalmies instaurent presque le silence, on entend juste parfois crépiter les branches de sapin dans le poêle, puis le souffle accru du vent fouette les rondins de la cabane, la pluie tambourine sur les bardeaux de cèdre. Déjà 9 heures passées et, malgré le mauvais temps, je dois faire ma ronde de seize kilomètres pour vérifier où en sont les œufs des ombres, ma tâche quotidienne. Je me tortille pour enfiler les vêtements de pluie fatigués, le haut et le bas, j'ajuste les fermetures Éclair situées en bas de la veste pour dégager le spray anti-ours et le revolver.

Dehors en plein vent, la pluie s'engouffre sous le bord du toit, me pique les joues, ruisselle dans le haut de ma barbe tandis que je contourne la cabane, soulève chacun des volets conçus pour résister aux ours, malmène les hayons. La routine. Je m'engage ensuite sur le chemin boueux, par-dessus le monticule et parmi les arbres, vers l'ouverture du brûlis, le virage qui descend vers la North Fork, le bras nord de la Sun River. Marchant d'un pas laborieux, je me réchauffe un peu et je regarde les gouttes d'eau

glisser sur mes bottes que j'ai graissées hier soir, je regarde ma canne piqueter la boue, la cloche de vache que j'ai attachée à son sommet quasi silencieuse tant j'avance lentement. C'est le genre de temps qui vous oblige à rester tête baissée sous votre capuche, et je ne vois pas beaucoup plus loin que le chemin sous mes pieds, jusqu'au moment où je me mets à suivre les traces des ours qui se sont promenés cette nuit : cela me rappelle que je dois garder les yeux en l'air, rabattre derrière mes oreilles la capuche qui me rend sourd et commencer à faire du bruit. Je chante, c'est le seul moyen qui me vient à l'esprit pour signaler constamment ma présence, et j'entre dans les bois plus sombres en braillant *Le noble duc d'York avait dix mille soldats...*

Il s'avère que la pluie était en train non pas de se calmer, mais de prendre son élan : quand je traverse l'étroit pont de pierre par-dessus l'eau brune et tourbillonnante de la North Fork, elle tombe en biais avec une force étonnamment stupide, faisant mousser la surface de la rivière. Je gravis la pente vers les œufs de Spruce Creek, et je ris face à la sauvagerie du paysage. Déjà trempé jusqu'aux os, les pieds vers l'extérieur dans la boue comme si je remontais en canard une piste de ski, j'atteins la crête et je traverse un kilomètre et demi de brûlis récent. J'oublie de chanter pour les ours, car on voit sans problème à travers le fer de lance noirci de la cime des arbres.

Jusqu'au moment où j'arrive au passage digne de Hansel et Gretel. Ici, le sentier passe par un terrain incendié il y a plus longtemps, hérissé de pins lodgepole de quinze ans. Hauts de trois mètres cinquante et séparés par seulement quelques centimètres, ils forment une fourrure si dense de part et d'autre, une foule si oppressante, avec leurs branches aiguilleuses entrelacées, murmurant et chuintant dans le vent, qu'on dirait moins un chemin qu'un tunnel aux parois vertes. Malgré tout, incapable de voir à plus d'un mètre, incapable d'entendre autre chose que les soupirs et les gémissements des arbres, je n'émet guère plus qu'un murmure, car la pluie qui pisse dru est trop abondante, trop sonore. Quelle créature aurait l'idée de sortir par un temps pareil ?

Je n'ai qu'à tendre les bras pour toucher de chaque côté un mur de pins trempé, impénétrable. Je frappe ma canne aux rochers quand j'en rencontre un, la cloche de vache sonne, au rythme de la chanson de Burl Ives, *The Big Rock Candy Mountain*. Je marmonne *Oh, les abeilles qui bourdonnent dans les arbres à cigarettes, la source d'eau gazeuse...* Voilà que j'explore, une fois de plus, le répertoire d'airs que je chantais autrefois aux garçons pour qu'ils s'endorment, et dont les paroles me sont gravées dans le crâne à force de les avoir répétées.

Je négocie le virage en épingle près de la pente qui descend à la rivière, où jaillit la citronnade et où chante le merlebleu, puis, à deux pas devant moi, je découvre un jeune wapiti à demi dévoré. À demi seulement.

Je trébuche en arrachant ma capuche. Membres déployés, le wapiti gît sur le dos, éventré, une partie des cuisses déchiquetée de l'intérieur, des lambeaux de chair pendent mollement contre la ligne ivoire de l'os. Titubant en arrière, je sors mon spray anti-ours dont j'enlève la sécurité. De l'autre main, j'ouvre l'étui de mon revolver et je glisse mes doigts autour de la poignée.

Encore un pas en arrière, puis un autre, la pluie coule dans mon cou. Pour un grizzly, un wapiti né la veille ne saurait être qu'un casse-croûte. Pas quelque chose qu'il mange en partie et finit plus tard. Et de toute façon, si l'ours avait eu l'intention de revenir pour terminer son repas, il aurait entassé des choses sur le cadavre pour le dissimuler.

Je l'ai dérangé. Avec ma chanson. Reculant toujours, j'examine les arbres, leur muraille nue et humide, et je n'y vois pas au-delà d'un mètre cinquante.

Je prends le virage à reculons, spray brandi devant moi, alors que le wapiti disparaît derrière les branches, je me retourne et je reviens très vite sur mes pas. Je martèle le sol avec ma canne, j'essaye de crier, "On arrive, dégagez, dégagez", ce que d'après mon père, ils criaient tout le temps dans la Navy quand ils couraient dans les couloirs étroits du bateau. Au début, ma voix est à peine plus audible qu'un couinement de souris. Je réessaye.

Les œufs de Spruce Creek seront tout seuls aujourd'hui. Et demain.

Je bondis hors des arbres, je cherche des traces sur le sol et n'y trouve que les miennes. Avançant à grands pas, comme j'y vois à nouveau clair, je regarde partout, au-delà de l'herbe rase, des rochers noircis, jusque dans les arbres calcinés, couleur de suie, de l'autre côté de la gorge abrupte de la rivière, vers la paroi brûlée de la falaise. Je me laisse glisser comme en ski sur la pente de boue jusqu'au petit pont, que je franchis en courant, et je ralentis quand je m'approche des bois sombres de cette autoroute pour ours. En criant *Embrasse-moi pour me souhaiter bonne nuit et aide-moi à dire mes prières!* – paroles d'une chanson que je n'ai jamais chantée aux garçons –, je marche avec précaution dans les traces où j'ai cheminé ce matin, sous la pluie qui tambourine.

Je fais le tour de la cabane, j'ouvre les volets, je laisse la brume grisâtre s'infiltrer par les fenêtres. Le rouge-gorge qui niche sous le toit du porche s'envole sous mon nez et je lâche un rapide Putain! comme si un grizzly ailé m'avait foncé dessus. En reprenant mon souffle, j'ouvre la fermeture de mes vêtements de pluie et je me débarrasse d'autant de boue que possible. Puis je tourne la clef dans la serrure et j'entre comme si mon retour n'avait jamais été tout à fait certain, je m'adosse à la porte et j'inspire profondément. Je crie dans l'unique pièce vide :

— Les garçons! Je suis rentré!

Pas de doute : l'ours m'a fait une faveur en retournant en catimini dans les pins, d'où il m'observe peut-être, au lieu de me défier pour récupérer sa proie. Ou de m'ajouter à son butin. Il est seul maître à bord. Je secoue la tête, la chaleur du feu couvert dans le poêle me réchauffe, mais n'élimine pas le frisson qui me parcourt.

Je prends une bûche dans la caisse à bois, j'ouvre le poêle et je la place au-dessus des braises. Puis une autre. Je referme le poêle, je recule et je détache de ma chemise de laine un éclat de bois blanc et net.

Il y a un mois, je m'étais battu pour amener les garçons ici avec moi. Un mois en pleine nature. Une expérience de la vie sauvage qu'ils conserveraient toute leur vie.

Nolan, neuf ans, Aidan, six ans. Mes fils. Ni l'un ni l'autre n'est beaucoup plus gros que ce petit wapiti.

Neuf et six ans. Avec un sentiment proche de la surprise, je me rends compte que je suis père depuis neuf ans seulement. Mais qu'étais-je auparavant? Un gosse moi-même, pendant quoi? Dix-sept années? Puis je suis parti pour l'université, les étendues sauvages du Montana, et ensuite?

Plein de choses ont suivi, je le sais, des décennies entières, mais tout cela, tout ce que j'ai fait, ou du moins les raisons pour lesquelles j'ai agi, quand il y en avait, tout semble avoir simplement disparu. Avant de devenir père? Il s'est juste écoulé ces trente-six premières années. Puis Nolan. Et Aidan.

Avant – Après.

Mais au bout de neuf ans à peine, j'ai failli les offrir en pâture aux grizzlys. Et pourtant, je ne pourrais souhaiter davantage leur présence ici.

Great Falls, Montana
Avril 2004

APRÈS m'être installé à dix-sept ans dans le Montana, j'ai passé des années à rêver aux montagnards et à leurs exploits virils et solitaires, je rêvais de trouver une cabane introuvable car trop isolée, digne d'une carte postale, avec peut-être un hybride de loup qui passerait la gueule à la porte pour anéantir tous les étrangers. Au lieu de quoi je me suis établi à Great Falls, dans les plaines accolées à l'épine dorsale des Rocheuses, mais pas dans les montagnes proprement dites. Une grosse rivière lente et boueuse traversait la ville, contrôlée par des écluses. Notre maison était un bungalow de style Craftsman construit quatre-vingts ans auparavant dans une rue bordée d'ormes. Tous les jours, j'emmenais Nolan et Aidan à pied à l'école ; l'aîné était en troisième année à l'école élémentaire Roosevelt, le cadet terminait la maternelle. De la nature sauvage à la vie bien sage.

En avril, sous un soleil qui chauffait à peine et alors que les arbres commençaient à bourgeonner, nous revenions tous les trois de l'école en donnant des coups de pied dans un caillou. Je les écoutais me raconter leur journée loin de moi quand, à vingt mètres de notre maison, un pick-up tourna au coin de la rue et, au lieu de redresser, fonça droit sur nous, pour ne s'arrêter qu'après avoir heurté le bord du trottoir. Les garçons ouvrirent de grands yeux en voyant Steve, un biologiste des pêches que je connais, se pencher à la vitre en souriant.

— Eh, dit-il, si jamais tu as envie d'un boulot, j'ai peut-être exactement ce qu'il te faut.

— Du boulot? Moi?

— On pourrait avoir besoin d'un baby-sitter pour des œufs d'ombre, sur la Sun River. Avec ton expérience...

Je souris. Mon hiver passé à surveiller des œufs de saumon, vingt-cinq ans auparavant, me revenait comme un boomerang.

Toujours penché à sa vitre, il dit que cette histoire d'ombres supposait sans doute de camper là-bas pendant environ un mois. Il sortait tout juste d'une première réunion à ce sujet et n'avait pas beaucoup plus de détails que ça.

— Après ton hiver au bord de la Selway, un mois de printemps là-haut, ça devrait être une promenade de santé, non?

Les garçons, timides dans le meilleur des cas, se pressaient contre moi, sans en perdre une syllabe.

— Et j'en fais quoi, de ces deux-là? demandai-je.

Si tant est que j'aie alors réfléchi, c'était pour espérer qu'on nous fournirait une tente-abri. On s'installerait à côté d'une route forestière déserte, d'un petit ruisseau, les garçons s'éclabousseraient dans les mares à castors, fabriqueraient des bateaux qu'ils lanceraient dans les rapides et bombarderaient de cailloux quand ils les verraient filer en aval. Un peu de pêche. Des arcs et des flèches. Couper du bois. Bâtir des feux. Assez de gens de passage pour les maintenir en éveil. Toutes ces images entrevues en une seconde ou moins.

— Ils pourraient venir avec moi?

— Je ne vois pas pourquoi ils ne pourraient pas, répondit Steve.

Je lui demandai de se renseigner et de me tenir au courant. Il hocha la tête, un sourcil haussé comme si tout cela n'avait été qu'une plaisanterie, un bon mot sur mon goût pour les emplois extravagants.

Il alla se garer de l'autre côté de la rue dans son allée, mission accomplie, mais Nolan s'accrocha à ma main. Pour lui, ça ne faisait que commencer.

— On peut?

— Il faudrait qu'on en sache un peu plus.

— Oui, mais on peut ?

— Il ne sait même pas si ça va vraiment se faire. Ni quand.
Ni où.

— Mais si ça se fait, on peut ?

— On verra.

— Et même si ça ne se fait pas, on peut quand même partir camper un mois ?

— Attendons de voir ce qu'il nous dira.

— Mais on peut quand même partir camper un mois ?

Pendant l'école ?

Ils étaient allés plus d'une fois au bord de la Selway River, à Indian Creek. Depuis des années, au moment de les endormir, je devais leur raconter des histoires inspirées de mon hiver là-bas. Le lynx qui entraîne le cerf dans sa chute d'une falaise. Le puma bondissant du haut d'un affleurement rocheux.

— On va réfléchir.

Il me regarda d'un drôle d'air. *On va réfléchir ?* Pire que *On va voir*.

Aidan ramassa un bâton, le fit pivoter à droite, à gauche, pour voir s'il faisait une bonne épée. Nolan trotta à côté de moi.

— Si on y va, on pourra fabriquer des mocassins ? Comme ceux que tu t'es faits à Indian Creek ? Ceux qui montent jusqu'au genou ?

— On pourra en fabriquer même sans aller là-bas.

— Ce sera mieux si on les fait là-bas.

Là-bas. Dieu sait où. Déjà en train de tout prévoir avec le même soin méticuleux que son père.

— On pourrait fabriquer tous nos habits en peau de cerf, dit-il.

L'automne précédent, nous avons passé un temps fou à tanner avec de la cervelle une peau d'antilope et avons fini par obtenir assez de cuir souple pour en faire un chiffon qui tenait la route. Nous ne nous étions pas encore attaqués à une peau de cerf, nous n'en avons pas sous la main – mais vous savez, ce n'était que des détails.

— On pourra tailler un silex pour faire des pointes de flèche, tuer un oiseau pour l'empenne. On allumera tous nos feux avec un briquet à silex en acier.

Et il continua, encore et encore. Tout l'après-midi. Toute la soirée.

Pour terminer, cette nuit-là, dans son lit, une fois l'histoire lue et les lumières éteintes, alors que je me penchais pour lui faire un câlin et l'embrasser, il dit :

— On peut ?

— Je ne sais pas, mon bonhomme. On verra.

Même dans le noir je le vis rouler des yeux. *On verra.*

Une fois les garçons bien au chaud dans leur lit, je transmis à Rose le peu de détails dont je disposais, en concluant, de l'air le plus désinvolte possible, que ce serait génial pour eux, si ça marchait. Elle haussa un sourcil.

— Les grizzlys, dit-elle.

— Les grizzlys ?

— Il y en a partout, là-haut.

— C'est comme si on avait peur de la foudre.

— Au printemps ? Quand ils sortent de leur hibernation ? Affamés ? Toi dans une tente avec tes réserves de nourriture ?

Autant accrocher un panneau : DÎNER TOUS LES SOIRS.

— La nourriture serait enfermée dans le camion.

— Si tu es au bord de la route.

— Ouais, eh bien ?

— Ils ne feraient qu'une bouchée des petits, dit-elle en secouant la tête.

Les pumas ne l'enthousiasmaient guère plus.

— Des sales bêtes sournoises.

Et il y avait aussi les loups. L'eau rapide et glacée. Les chutes. Les blessures. Les maladies.

J'agitai les mains en chantant :

— Les lions, les tigres et les ours, oh mon Dieu.

Elle me dévisagea.

Bob Marshall Wilderness, Montana
Mai 2004

DEVANT le feu rugissant, j'enlève mes bottes ; des blocs de boue se détachent des semelles et tombent de mon pantalon de pluie. Mes pieds nus laissent des traces nettes sur le plancher en chêne tandis que je mets mes habits à sécher sur les fils à linge au-dessus du poêle, puis je me rhabille comme si je pouvais recommencer la journée. J'approche une chaise du poêle et je tends les mains, le bout des doigts un peu fripé.

Les battements de mon cœur ont depuis longtemps ralenti, la poussée d'adrénaline provoquée par le grizzly s'estompe, je m'avachis, je souffle. Mes vêtements fument sur leurs fils, de l'eau en ruisselle de temps à autre, les gouttes sifflent et dansent sur la plaque en fer recouvrant le poêle, et je ferme les yeux pour écouter. Je somnole peut-être, un peu, et je suis réveillé par quelque chose : un changement dans l'air, un son, un mouvement. Je me redresse. Le tambourinage de la pluie s'est tu. Je me lève, je marche jusqu'à la porte et je l'ouvre. Il ne pleut réellement plus.

Des volutes de brouillard s'accrochent aux saules près du ruisseau, autour des arbres dans la prairie, mais au-dessus on dirait presque qu'il y a des taches plus claires, que les nuages s'effilochent. J'enfonce mes pieds dans mes bottes moins humides, sans prendre la peine de nouer les lacets, et je pénètre dans la nouveauté de l'air sec. Mes pas finissent par me mener au tas de bois, et je décroche au passage la hache sous le porche de la grange.

Pendant une heure, le bruit régulier de la hache, le sapin sec qui se fend et les brassées que je transporte encore et encore vers la cabane me tiennent occupé. Je regarde de temps en temps vers les rangées d'arbres, cherchant des ours que je ne m'attends pas vraiment à voir, et vers le ciel, en quête d'un bleu que j'ai encore moins l'espoir d'apercevoir. Après avoir rentré ma dernière pile de bûchettes, une fois la caisse à bois pleine à craquer, j'ouvre le côté provisions du refuge, je grimpe à l'échelle jusqu'à la plateforme à l'abri des souris, et j'en tire le paquet de pâte à cookies aux pépites de chocolat que j'avais mis dans les bagages à l'époque où je pensais encore que les garçons viendraient.

— Dessert spécial, ce soir, dis-je comme s'ils étaient avec moi, habitude que je n'arrive pas à perdre. On n'est pas encore transformés en crottes d'ours, ça se fête!

Plus tard, je tire du poêle la dernière fournée, admettant enfin qu'il m'aurait été impossible de les pousser jour après jour sur le chemin de Hansel et Gretel. Pourtant, avec l'odeur des cookies chauds qui remplit la cabane, le soleil – je vous jure – qui fait une apparition quelques minutes avant de disparaître derrière les montagnes, je ne peux pas m'empêcher de me demander comment se serait passé un mois comme ça avec eux, les couveuses visibles depuis la cabane et non pas à huit kilomètres, sans boucle quotidienne de seize kilomètres à se farcir. Si, comme Indian Creek, cette expérience les aurait lancés sur une voie qu'ils suivraient toute leur vie. Et alors combien de grizzlys auraient reculé dans l'ombre pour les laisser passer. Ou pas.

Je dépose les cookies sur la table – personne n'est là pour s'en régaler – puis je les écarte, incapable de trouver l'appétit d'en grignoter un seul. Sans le dire à Nolan, j'avais découvert où m'approvisionner en peaux de cerf à Great Falls et j'en avais caché quelques-unes dans mes bagages avant de partir. Je les tire maintenant de sous mon lit, je les étale sur la table et, au milieu, roulés serré, presque oubliés, il y a leurs T-shirts – les patrons pour la tenue de montagnard que je leur aurais fabriquée

ici. T-shirt Batman pour Aidan, Roosevelt Roadrunner pour Nolan. Cette découverte m'arrête net.

Il m'est tellement facile de les imaginer dans ces vêtements, ici, dans cette cabane, filant dehors sous la pluie, me demandant s'ils peuvent placer la prochaine bûche dans le feu, allumer la lanterne, débiter le bois. Je reste un moment à les regarder, avant de finalement prendre mon crayon et de tracer le contour des T-shirts, puis j'attrape mon couteau, je taille l'avant et le dos, je laisse délibérément les contours irréguliers de la peau pendre en bas, je perce des trous tout le long des bords. Au lieu de fil, pour assembler les deux morceaux, je découpe à la lumière de la lanterne des mètres de lacet de cuir que j'insérerai en croisillons. Le plus extraordinaire des habits de sauvage.

Entouré par eux, je rapproche ma chaise du feu, la pluie se remet à frapper le toit, et ils se pressent contre moi, ils me regardent serrer et croiser les lacets. Ils me cachent la lumière. Je jurerais sentir leur odeur.

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

ÉDITIONS GALLMEISTER
14, RUE DU REGARD
75006 PARIS

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR ATLANT'COMMUNICATION